

L'effacement des lieux

Janine Altounian publie un ouvrage intitulé *L'effacement des lieux*. Le sous-titre - *Autobiographie d'une analysante*, héritière de survivants et traductrice de Freud - éclaire le projet de cet écrit qui mêle la petite histoire à la grande. L'auteur y déploie la dimension trans-générationnelle recelée dans l'intimité d'une analyse et élabore comment l'exil des générations précédentes, les traumatismes d'une histoire tue et d'un massacre longtemps ignoré impactent les subjectivités. De son histoire singulière, de sa naissance en France après le génocide arménien, de son parcours à travers la psychanalyse notamment comme traductrice de Freud aux côtés de Jean Laplanche, Janine Altounian propose une relecture à la lumière des théories psychanalytiques. L'élaboration de son histoire intime semble aller de pair avec la construction d'un chemin de pensée qui fait écho à de nombreuses situations dramatiques, tant les crimes de masse qui ont suivi le premier génocide du XXème siècle que la question de l'exil et de l'immigration qui sont d'une brûlante actualité.

Le premier chapitre s'ouvre sur le récit du retour de l'auteur dans le pays que ses parents ont fui étant enfant, l'Arménie. Elle évoque les craintes que ce voyage suscite : peur de découvrir que ce pays est aussi le sien, « un impossible pays mien » (p.32), peur de reprendre à son compte les douleurs et les pertes de ses ancêtres. Janine Altounian décrit son état, le vacillement de ses limites et la confusion temporo-spatiale, lorsqu'elle découvre les vestiges de pierres, les maisons délabrées, à l'abandon de ses ancêtres. Ce n'est pas ce qu'elle pensait trouver, il ne reste que l'effacement des lieux et ce là-bas qu'elle avait pu imaginer ne se trouve en réalité dans aucun ici. Le corps s'identifie à ces corps de pierres effondrés qui suscitent l'effroi. Ces pierres brutalement abandonnées, désinvesties par des familles massacrées, ramènent l'auteur à « sa souche amputée » (p.38), terrible retour au pays natal. Plus loin, la question sera posée : peut-on faire le deuil de ce qui n'a plus de lieu, de ce qui n'existe plus dans le monde, si ce n'est dans le monde imaginaire transmis par les parents ?

Cette expérience de retour en Arménie ouvre à l'élaboration de ce que peut être le départ du pays natal, d'un chez-soi, notamment pour une mère. En effet, Janine Altounian revient sur la question de l'accueil d'un enfant qu'elle met en parallèle avec l'accueil que la mère reçoit du pays étranger, et plein d'étrangetés, dont les nouveaux arrivants ne connaissent ni les codes ni les repères. Ainsi, une jeune mère nouvellement immigrée est encore chargée d'un monde fantôme dont elle a été expulsée mais qu'elle porte nostalgiquement en elle. René Kaës évoque cette période de rupture, de crise, dans laquelle le sujet n'est plus soutenu par les institutions qui l'environnent et qui assurent la continuité, la cohérence, la réassurance qui lui font défaut intérieurement. « Dans cet intervalle entre une perte assurée et une acquisition incertaine, que se passe-t-il pour le sujet alors que les liens nouveaux ne sont pas encore établis comme étant suffisamment sûrs et fiables avec un environnement différent, alors même que l'espace psychique et social requis pour articuler l'ancien et le nouveau n'est pas encore constitué et que le temps est comme suspendu, figé et neutralisé ? ». Donner la vie n'est pas l'équivalent de mettre au monde ; et pour ce faire, encore faut-il qu'il y ait un monde dans lequel il soit possible de venir.

Plus tard, la mère qui n'a pas eu les ressources d'être accueillante pour son enfant est réveillée par l'analyste dont l'accueil naïvement bienveillant dénonce cruellement et en après-coup ce qui a manqué en et à la mère du patient. Ce violent contre-temps, s'il peut générer un conflit de loyauté entre mère et analyste, peut également mettre en lumière ce qui a manqué au patient.

Pour clore ce chapitre, l'auteur souligne l'importance de l'écrit qui n'entrave pas l'analyse mais l'accompagne. L'écrit et la publication permettent de prendre une position de témoignage de ce qui habite encore l'héritier d'une dévastation antérieure, à travers une traduction au monde :

déghettoiser la psyché pour prendre un rôle actif sur la scène du social et du politique. Ainsi, Janine Altounian témoigne de la possibilité qu'elle a eue d'accéder à l'écrit, notamment à travers le souvenir de son entrée en classe préparatoire de Lettres. Elle décrit l'impossible rencontre entre son père, bourru, dépourvu des codes de ce monde et une surveillante générale qui, suite à cette entrevue, décidera de lui ouvrir les portes ou non vers les études désirées. Sur le plan de la dimension transgénérationnelle, cette scène qui suscite le malaise de la jeune postulante fait écho à une scène plus ancienne. Sa grand-mère paternelle, pour le sauver de la mort, a confié son fils à un étranger. En miroir, Janine Altounian raconte une scène dans laquelle son père, méfiant par rapport aux codes de l'école, doit confier sa fille à ceux qui lui sont restés quelque part étrangers. Sur un autre versant, politique cette fois, l'auteur souligne dans cette vignette que le malentendu qui cimenter cette rencontre, doublée d'une ignorance de l'histoire non reconnue, n'a pas enrayé « un dispositif institutionnel capable de neutraliser la violence inhérente à cette ignorance mutuelle de deux mondes exclus l'un de l'autre » (p.76). Ainsi, l'auteur s'alarme sur l'absence ou la dégradation de tels dispositifs démocratiques qui ne permettent pas des séparations salvatrices, augmentent le poids du traumatisme et la menace des bombes.

Le deuxième chapitre aborde la question de la traduction, nécessaire pour que l'héritage traumatique puisse se subjectiver. Cette médiation de la traduction vient faire tiers et la culture des parents se transmet ainsi à travers la nouvelle culture d'accueil. Janine Altounian raconte sa démarche pour traduire le récit paternel de son exil, sous le regard réprobateur de sa mère. Cette entreprise l'amène à rencontrer des figures médiatrices qui se font pour elle passeurs de la culture arménienne tout en lui traduisant le texte de son père. À travers ce récit, on comprend quel peut être le coût du témoignage des survivants et en quoi leur silence soutient leur survie. L'auteur fait l'hypothèse que le travail de traduction ne peut se faire que sur plusieurs générations, les premières étant soumise à ce « mécanisme implacable par lequel tout discours dominant maintient ses opprimés dans l'incapacité de nommer la violence qu'ils vivent, au point même qu'ils croient ne rien avoir à dire. » (p.96). L'auteur témoigne de la distance entre le discours historique, se prêtant au refoulement afin de laisser les descendants disponibles pour la vie, et la parole d'une expérience subjective qui témoigne avec intelligence d'une culture vivante et qui la frappe.

L'héritier qui se sent destinataire de cette histoire a donc un long chemin à parcourir pour en subjectiver quelque chose. L'appropriation de cet héritage traumatique passe par un effort de traduction - pour soi et pour le monde - et par les médiateurs qui sont porteurs de la culture défunte. Cette traduction s'écrit dans la langue du pays d'accueil, et cette mise à distance permet d'« instituer son héritage en objet à aimer. » (p.122). « L'écrivain héritier prête sa voix à son parent mutique et à l'aphasique qu'il fut lui-même enfant. » (p.126). Traduire, ce serait finalement consentir à l'exil : la traduction, l'exil et le transfert ont en commun ce mouvement qui va d'un deuil des investissements initiaux vers la douleur de réinvestir autrement l'environnement.

Janine Altounian témoigne enfin de son expérience aux côtés de Jean Laplanche dans le travail de traduction de l'œuvre de Freud. Alors qu'elle parle déjà de l'école de la république comme d'une « mère adoptive des sinistrés », elle trouve dans ce groupe une famille d'adoption. Ces figures paternelles, qu'elle admire comme ses maîtres à penser, lui font ainsi une place d'harmonisatrice de la traduction du texte freudien.

Le dernier chapitre aborde la question de l'inscription d'une telle histoire traumatique dans le champ politique et culturel, inscription qui nécessiterait le travail de plusieurs générations. En effet, le témoignage de la victime est sans doute impossible du fait du langage dont elle dispose, qui est celui de l'opresseur. Ainsi les survivants, privés d'une langue dans laquelle penser le traumatisme, transmettent à leurs descendants l'injonction inconsciente de témoigner de cette histoire. Celui des descendants qui se sentira destinataire de cet héritage, dans la mesure où ses moyens psychiques, linguistiques et culturels lui permettront de le prendre en charge, aura d'une part besoin de tiers

médiateurs, passeurs d'une culture à une autre, mais également de travailler sur ses propres affects, gelés et non absents, qui peuvent s'élaborer dans un certain temps de latence transgénérationnel.

Albert Camus a parlé du rôle de tiers étayant qu'a pu prendre pour lui la figure de son instituteur, qui le soutient dans sa propre histoire tout en lui ouvrant les portes d'une culture. Différents écrits de descendants des victimes du génocide arménien, dont celui de F. Çétin, montrent bien le temps de latence nécessaire pour faire acte de témoignage : le temps de silence et de secret est suivi de celui de la révélation de l'histoire dont l'héritière ne pourra faire témoignage que trente ans après. Le témoignage comme l'analyse permet alors de retravailler le passé et de lui redonner une place qui n'empiète plus sur un présent des temps confondus.

Ces histoires d'arrachements géographiques et culturels sont « porteurs de vérités politiques subversives et hétérodoxes » (p.204) et leurs héritiers en reçoivent esprit de rébellion et conscience politique, qui sont une forme de libidinisation du traumatisme transgénérationnel. La mise en suspens de la transmission est une œuvre temporisatrice permettant de décaler les effets angoissants de la violence subie et ainsi de ne pas faire répétition dans une réponse en miroir, dans une contre-violence sur eux-mêmes ou sur les autres.

Pour conclure, Janine Altounian à travers ce témoignage auto-biographique étayé par son parcours à travers la psychanalyse nous donne à voir comment la phrase de Goethe reprise par Freud peut résonner : posséder l'héritage des pères nécessite de l'acquérir. L'auteure conclue en posant cette question qui a traversé tout son ouvrage : comment l'héritière qu'elle est, descendante de migrants du début du XX^{ème} siècle, peut-elle affronter les migrants d'aujourd'hui ? « Pour que ces migrants existent et acquièrent une voix de sujet, il faut donc que leur migration traumatique devienne un transfert aux deux sens du mot - transfert dans l'espace et l'écoute de ceux que j'ai appelés les non-extermisables du moment et un transfert positif sur eux. » (p.245).